

# PASCAL

## *Un génie précoce*

Né à Clermont-Ferrand le 19 juin 1623, BLAISE PASCAL perdit sa mère à l'âge de trois ans. Son père, président à la Cour des Aides, était cultivé et curieux de sciences. En 1631, il s'établit à Paris pour veiller à l'éducation de ses trois enfants, dont l'aînée, GILBERTE, tenait lieu de mère avec deux autres, BLAISE et JACQUELINE.

I. UN « EFFRAYANT GÉNIE ». Dès l'enfance, PASCAL se révéla, selon le mot de Chateaubriand, un « *effrayant génie* ». A 11 ans, il écrit un petit traité sur la propagation des sons. Craignant de le voir négliger l'étude des langues anciennes, son père voulut retarder son initiation mathématique; mais à 12 ans, en cachette, l'enfant retrouva seul les *trente-deux premières propositions d'Euclide*. Son père, ému, lui remit alors les *Éléments d'Euclide* et l'admit aux entretiens qu'il avait avec des savants comme le P. Mersenne, Fermat, Roberval, Desargues. A 16 ans, par son *Essai sur les Coniques*, PASCAL fit l'admiration de ces mathématiciens.

A la fin de 1639, la famille s'installe à Rouen, où le père vient d'être nommé intendant « pour l'impôt et la levée des tailles ». Afin de simplifier les calculs de son père, le jeune Blaise réalise pratiquement la *machine arithmétique* (la première machine à calculer).

II. CONVERSION AU JANSÉNISME (1646). A Rouen, la famille Pascal s'occupait aussi de *littérature* : elle recevait le grand CORNEILLE, alors au plus haut de sa gloire, qui s'intéressait aux essais poétiques de la jeune Jacqueline. Mais un *incident* allait changer leur vie. En janvier 1646, le père de Pascal fit une chute et se brisa la jambe. Il fut soigné par deux gentilshommes qui passèrent trois mois dans sa maison. Nouvellement convertis au jansénisme, ils révélèrent à leurs hôtes les œuvres de JANSÉNIUS, de SAINT-CYRAN et d'ARNAULD (p. 132). Pascal, vivement ému par ces lectures, se persuada dès lors que le but suprême de l'homme n'est pas la vérité, mais la *sainteté*.

Il souffrait d'une terrible *maladie* (peut-être d'origine tuberculeuse) qui lui paralysait le bas du corps et l'obligeait à marcher avec des béquilles. Au témoignage de sa sœur, « il ne pouvait absorber que chaud et goutte à goutte », et il disait que, « depuis l'âge de 18 ans, il n'avait pas passé un jour sans douleur ». Néanmoins, devenu janséniste, il portait un cilice et endurait ses souffrances en remerciant Dieu de l'inviter ainsi à prendre conscience des malades de son âme : c'est le sens de sa *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*. L'ardeur de Pascal gagna son père et tous les siens : Jacqueline, âgée de 21 ans, renonça définitivement au monde, et sa sœur Gilberte, devenue M<sup>me</sup> PÉRIER, mena, ainsi que son mari, une vie édifiante et austère.

III. RELIGION ET SCIENCE. Pascal n'abandonna pas ses études scientifiques. Dans son *Traité sur le Vide* (1647), il distingue en effet entre les *sciences d'autorité* (comme la théologie), où toute vérité se trouve dans les livres sacrés, et les *sciences de raisonnement*, où la raison et l'expérience conduisent à la connaissance. Cette distinction lui permit de concilier son activité de savant et sa vie religieuse. Il prit même hardiment parti *contre l'autorité des anciens en matière scientifique*, proclamant sa confiance dans la continuité du progrès (cf. p. 433).

En 1647, il entreprend de vérifier les découvertes de TORRICELLI sur l'« équilibre des liqueurs », multiplie les expériences à Rouen et à Paris, et les fait contrôler par son beau-frère au bas et au sommet du Puy-de-Dôme (1648) : il conclut à l'existence du *vide* (contrairement au préjugé que « la nature a horreur du vide ») et à l'idée que la hauteur de la colonne de mercure qui s'élève dans les tuyaux est en relation avec la

*pesanteur de l'air* (principe du baromètre). Il prépare un *Traité du Vide* où il pose les principes de la *presse hydraulique*.

A la même époque, les lettres de Pascal à M<sup>me</sup> Périer nous révèlent son ardente piété, bientôt stimulée par ses visites à Port-Royal. On y trouve l'écho de son *inquiétude religieuse* et déjà l'idée maîtresse de l'*Apologie* : la possibilité de préparer par le raisonnement l'adhésion du cœur à la religion chrétienne. La perte de son père, en 1651, lui porte un coup très vif et l'entraîne à méditer sur la mort.

**La période mondaine (1651-1654)** JACQUELINE ne tarda pas à entrer en religion, et Pascal, épuisé par le surmenage, se tourna de plus en plus vers le « *divertissement* » de la vie mondaine. Il fréquentait

le salon aristocratique de M<sup>me</sup> D'AIGUILLON, nièce de Richelieu, et probablement celui de M<sup>me</sup> DE SABLÉ.

I. LES « HONNETES GENS ». Il se lia surtout avec le jeune duc de ROANNEZ, le chevalier de MÉRÉ et MITON. C'étaient des esprits brillants et cultivés dont la finesse et la connaissance du monde ont enrichi l'expérience de Pascal. Le chevalier de Méré surtout, auteur d'un *Discours de la vraie honnêteté*, avait une sorte de religion de l'« honnêteté », qu'il définissait comme l'art d'« exceller en tout ce qui regarde les agréments et les bienséances de la vie ». Cet art relève beaucoup plus de l'*instinct* que de la raison. Il consiste à savoir s'accommoder aux autres tout en restant naturel. « Il faut, dit-il, observer tout ce qui se passe dans le cœur et l'esprit des personnes qu'on entretient et s'accoutumer de bonne heure à connaître les sentiments et les pensées par des signes presque imperceptibles... Il faut avoir l'esprit bien pénétrant pour découvrir la manière la plus conforme aux gens qu'on fréquente. » PASCAL ne pouvait que s'affiner et apprendre « l'art de plaire », en cette compagnie. Il eut l'impression de découvrir un monde nouveau, étranger à son esprit mathématique, un monde où le *bon sens* et l'*intuition* sont des moyens de connaissance plus efficaces que le raisonnement géométrique (cf. p. 140).

Ces « honnêtes gens » étaient, en matière de religion, des *indifférents* et peut-être même des « *libertins* ». Lorsqu'il méditera son *Apologie*, Pascal songera à ce milieu dont la philosophie, si différente du christianisme, visait essentiellement à réaliser une forme de bonheur terrestre par l'adaptation de l'individu à un idéal mondain.

II. ACTIVITÉS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT. Au contact de ces mondains, Pascal semble avoir perdu de sa ferveur religieuse. La conversation tendait à la connaissance de l'homme, de son esprit et de son cœur : on cherchait des leçons de morale chez le stoïcien EPICÈTE et surtout chez MONTAIGNE, dont l'auteur des *Pensées* s'inspirera si souvent. PASCAL menait assez grand train; certains prétendent même qu'il fut amoureux et songea à se marier. On lui attribue le *Discours sur les Passions de l'Amour* (vers 1652). A la même époque, il perfectionne la machine arithmétique, dont il envoie un exemplaire, accompagné d'une lettre fort remarquable, à la reine CHRISTINE DE SUÈDE. En 1653-1654, il résout, à la demande de Méré, le « *problème des partis* » : répartition équitable des enjeux, selon les chances de gain, quand, au jeu, une partie est interrompue.

**Pascal à Port-Royal** Progressivement, la maladie, la lassitude de la vie mondaine et surtout l'influence de sa sœur Jacqueline vont entraîner PASCAL vers Port-Royal. Échappant à un accident de voiture au pont de Neuilly, il se crut marqué par la Providence. Surtout, la *nuît du 23 novembre 1654*, il eut une méditation suivie d'une *extase mystique* dont il conservait le souvenir dans un parchemin, ou *Mémorial*, trouvé sur lui au moment de sa mort (p. 172). Décidant enfin de tout sacrifier à sa certitude religieuse, il se retira à Port-Royal-des-Champs.

I. LE « SOLITAIRE » DE PORT-ROYAL. Malgré sa santé délicate, PASCAL pratiqua l'ascétisme le plus rigoureux. Il prit comme directeur le neveu d'Arnauld, le doux M. DE SACI, avec qui il eut en 1655 un célèbre *entretien sur Épictète et Montaigne* (p. 159). Pascal eut la joie de convertir son ami le duc de Roannez et écrivit en 1656 à M<sup>lle</sup> de Roannez de nombreuses *lettres de direction* toutes nourries des Écritures qu'il applique à la vie pratique. Selon M<sup>me</sup> Périer, beaucoup de gens « demandaient ses avis et les suivaient fort exactement ».

II. LES PROVINCIALES (1656-1657). Au cours de la polémique qui s'envenimait entre jansénistes et jésuites au sujet de l'*Augustinus*, PASCAL fut invité à défendre la cause de ses amis. Il se lança dans la bataille avec toute l'ironie, la passion, l'éloquence des *Provinciales* (p. 134). La persécution de Port-Royal (mars 1656), la condamnation papale, la mise à l'index des *Provinciales*, rien n'affaiblit l'ardeur de Pascal, qui écrivait pamphlet sur pamphlet. Il était obligé de changer fréquemment de nom et de domicile pour échapper aux poursuites. Mais sa foi se trouvait exaltée par le *miracle de la sainte Épine* par lequel sa nièce MARGUERITE PÉRIER s'était trouvée guérie instantanément d'une fistule lacrymale en touchant une épine de la sainte Couronne (mars 1656). C'est probablement vers cette époque que Pascal forma le projet d'écrire cette *Apologie du Christianisme* dont il ne nous reste que des notes éparses : les *Pensées*.

III. LES DERNIÈRES ANNÉES (1658-1662). Il revint pourtant aux mathématiques : en 1658, au cours d'une nuit d'insomnie, il résolut le difficile problème de la « *Cycloïde* ». Roannez le persuade de rendre publique sa découverte, dans l'intérêt de son œuvre apologétique. Pascal met le problème au concours entre tous les savants; aucun ne peut le résoudre : il publie alors toutes les solutions dans des traités qui, dit-on, auraient mis LEIBNITZ sur la voie du *calcul infinitésimal*.

La reprise des persécutions contre Port-Royal, l'expulsion des religieuses en 1661, l'affaire du « *formulaire* » papal condamnant l'*Augustinus*, que la plupart des religieuses se résignèrent à signer, trouvèrent en Pascal le plus intransigeant des jansénistes. Il entra en querelle avec ARNAUD et NICOLE, partisans de la soumission. Ces discussions l'épuaient; son mal s'aggrava. Il vécut ses quatre dernières années dans des *souffrances ininterrompues*. Néanmoins il s'attachait à réaliser son idéal de vie chrétienne : il respectait scrupuleusement sa religion, mortifiait ses sens, pratiquait le pardon des injures. Le 29 juin 1662, il se faisait porter chez sa sœur pour laisser sa maison à un enfant malade, disant qu'« il y avait moins de danger pour lui que pour cet enfant à être transporté ». Sur son lit de mort, il se reprochait de n'avoir pas assez fait pour les pauvres et demandait d'être transféré aux Incurables pour y mourir « *en la compagnie des pauvres* ». Il s'éteignit à 39 ans, le 19 août 1662.

## LES PROVINCIALES

Pascal venait d'entrer à Port-Royal (janvier 1655) lorsque le débat, pendant depuis plusieurs années, entre jansénistes et jésuites prit soudain une acuité accrue, un prêtre de Saint-Sulpice ayant refusé l'absolution au duc de Liancourt, suspect de jansénisme. Mettant son talent et l'ardeur de sa conviction au service de la cause janséniste, Pascal va publier, du 23 janvier 1656 au 24 mars 1657, dix-huit Lettres que l'on désigne sous le titre commun de *Provinciales*. Pour comprendre ces Lettres, il faut connaître la discussion théologique qui leur a donné naissance.

### La question

#### de la grâce

D'après la doctrine chrétienne, l'homme, déchu depuis le péché originel, ne peut être sauvé que par les mérites de Jésus-Christ (mystère de la Rédemption). Comment s'opère le *salut* que le Christ est venu apporter aux hommes? Par l'action surnaturelle de la *grâce* de Dieu : la nature humaine, corrompue, ne pouvant *mériter* ce bien surnaturel qu'est la félicité éternelle, la grâce est un don gratuit. Cependant l'homme est libre : comment concilier ce *libre arbitre* avec le *choix des élus* par Dieu et l'*efficacité souveraine* de sa grâce?

L'Église catholique a eu le souci constant de maintenir l'équilibre entre ces deux termes en apparence contradictoires, en réalité complémentaires, et tous deux articles de foi. Ainsi PÉLAGE (v<sup>e</sup> siècle) fut réfuté par saint Augustin, puis condamné par les conciles, pour avoir soutenu que l'homme pouvait gagner le ciel par ses mérites propres.